

suite pour avoir contribué à l'évasion d'un autre prisonnier."

"On ajouta plus tard deux ans de la même peine, pour une seconde tentative d'évasion (malheureusement inutile) et des réflexions insuffisamment respectueuses, que je m'étais permises à l'adresse de l'empereur Guillaume Ier, le glorieux bourreau de ma chère patrie. J'avais, sans m'en douter, commis le crime de lèse-majesté. Bien que je n'eusse jamais montré à l'égard des Allemands une affection bien vive, on aurait dit qu'ils ne voulaient plus me lâcher.

* *

"Et Jacques, qu'était-il devenu ? Je ne l'avais point vu reparaître ; je n'avais pas, non plus, entendu dire qu'il eût été atteint par le coup de feu de la sentinelle : j'en conclus qu'il avait pu regagner la France.

"Après ma chute, sa fuite, dont il m'était redevable, me parut d'abord peu généreuse. Devait-il m'abandonner sans secours dans ce fossé où je m'étais effondré pour sa délivrance ? A sa place, il me semblait que je n'aurais pas voulu faire seul. Mais l'amour de la liberté, me disais-je, peut imposer silence à tout autre sentiment. Je lui prêtai aussi, pour justifier sa lâcheté, un mobile patriotique. Il se sera dit, pensais-je, que la France aurait au moins retrouvé un combattant. J'ai le croyais retourné sous les drapeaux... Naïve illusion de l'amitié !

"Pendant ma longue détention, tout rapport avec l'extérieur me fut interdit. Je fus tenu au secret, comme si le sort du nouvel empire d'Allemagne devait être mis en danger par mes indiscrétions.

"Je ne pus correspondre ni avec ma pauvre mère, ni avec Marguerite. Pendant près de trois ans, elles devaient ignorer si j'étais encore de ce monde, et cette réquisition fut la cause de mes malheurs.

"L'absence de nouvelles des deux être que je chérissais plus que ma vie, rendait plus douloureuse encore mon interminable captivité.

"—Marguerite m'a juré de m'être fidèle, me disais-je souvent ; mais si elle m'a cru mort, que sera-t-il arrivé ?...

"La pensée que, moi vivant, elle pouvait être à un autre, faisait sourdre en mon âme d'épouvantables colères. Je connus alors toutes les violences de la jalousie ; je compris que cette passion pouvait m'aveugler au point de m'ôter tout sentiment humain. C'est en craignant de perdre Marguerite, que je découvris combien je l'aimais. Mon amour, qui avait la profondeur d'un abîme, pouvait, selon la nature des événements qui m'attendaient, me rendre le plus heureux des mortels, ou me précipiter dans un gouffre de fureurs et de remords.

* *

"Lorsqu'enfin je vis, en 1873, s'ouvrir devant moi les lourdes portes de ma prison, la guerre était depuis longtemps terminée ; mais les ruines qu'elle avait accumulées sur notre sol étaient encore visibles. La désolation qui régnait sur les différents théâtres de la lutte,—que je dus traverser pour regagner le toit paternel,—me serra le cœur, et je versai des larmes abondantes en apprenant, par surcroît, (car je l'ignorais) la perte de nos deux provinces.

"Je me consolais avec l'espoir de trouver l'oubli de ces horreurs dans l'affection de ma mère et l'amour de ma fiancée, devenue ma femme ; et je me promettais d'élever nos enfants dans la haine de l'implacable envahisseur.

"C'est au milieu d'une vive émotion que je revis le clocher de mon village. Partagé entre la crainte et l'espérance, je hâtai le pas, tout en me demandant si je n'arriverais pas trop tard pour être heureux,—ou trop tôt pour apprendre un malheur.

"Sachant qu'une joie trop vive peut être mortelle, de même qu'une trop grande douleur, je voulus, avant de me jeter dans les bras de ma mère, lui faire annoncer mon retour par un de nos voisins. J'entraî, dans ce but, chez un ami de ma

famille. A ma vue, le digne homme donna des signes d'une profonde surprise.

"—Eh quoi ! C'est-il vous ? On vous croyait mort depuis longtemps. Votre mère en a eu un grand chagrin.... Je crois bien que c'est même ce qui l'a tuée !....

"—Taée !.... Ma mère est morte ? m'écriai-je en sanglotant.

"—Oui bien ; voilà tantôt deux ans et demi. La pauvre femme ne cessait de répéter votre nom, et de maudire la guerre et les Prussiens, en pleurant à fendre l'âme.

"Le brave homme me fit alors le récit de ce qui s'était passé. Jacques, après son évasion, était revenu au pays. Il avait raconté à ma mère le drame dont il avait été l'un des acteurs. Caché, pour m'attendre, dans le voisinage de la forteresse, avait-il dit, il m'avait vu tomber ; la sentinelle avait fait feu sur moi ; les soldats du poste étaient venus ramasser mon corps inanimé. J'étais donc mort. Quant à lui, ne pouvant m'être d'aucun secours il n'avait plus songé qu'à son salut.

"—Et Marguerite ?... demandai-je avec hésitation et d'horribles battements de cœur.

Elle aussi vous a bien pleuré ; mais enfin il a bien fallu qu'elle se console. C'est Jacques qui s'est chargé de sécher ses larmes....

"—Jacques.... dites-vous ?

"—Oui, il s'est marié avec Marguerite. Ils ont même un petit enfant, un vrai bijou.

"—Malheur à moi !.... Malheur à lui !.... marmurai-je, éperdu.

"—Marguerite ne voulait point, reprit mon compatriote. Elle s'entêtait à vous attendre. Elle ne faisait de croire que vous fussiez mort. Elle remettait de mois en mois le mariage. Mais, avec le temps, ne vous voyant pas revenir, et vivement pressée par Jacques, qui soutenait avoir vu votre cadavre, elle a fini par dire : oui, mais sans paraître heureuse.

"Chaque parole du villageois était un coup de poignard, dont la pointe acérée m'entraînait profondément au cœur et le déchirait."

FRANÇOIS TULAGUE

(La fin au prochain numéro)

ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE

LIONS, TIGRES, ÉLÉPHANTS ET SOURIS

Un naturaliste américain très connu, le Dr Greenwald, a voulu, au commencement de ce mois, élucider une question des plus intéressantes. Il s'agissait de s'assurer si, comme on le prétend, les animaux féroces lions et tigres et aussi les éléphants éprouvent une frayeur instinctive à la seule vue d'une souris ou d'un rat. Les directeurs de l'importante ménagerie de *Barnum et Bayley*, en ce moment à Bridgeport, Connecticut, États-Unis d'Amérique, lui avaient donné l'autorisation de procéder à cette expérience auprès de leurs pensionnaires. La revue américaine *Landandwater* à laquelle nous empruntons les renseignements très curieux qui suivent, rend compte tout au long de ces étonnantes constatations.

On avait au préalable entouré l'extérieur des cages d'un treillage métallique afin d'empêcher les souris et les rats que l'on devait introduire auprès des animaux, de s'esquiver. Le Dr Greenwald s'adressa d'abord aux lions. Dans une cage renfermant six lions et lionnes de belle venue, sommeillant tranquillement, il lança une petite souris. A peine ce rongeur avait-il touché le sol, que les animaux féroces, rugissant de frayeur, bondirent en tous sens cherchant à s'échapper et seconant terriblement leurs barreaux.

Cependant, au bout d'un moment, ils parvinrent à se calmer un peu et alors une lionne plus hardie que ses compagnons de captivité s'approcha avec précaution de la souris pour la flairer. Aussi effrayé que les lions, le rongeur, croyant sans doute à une attaque, mordit la bête féroce aux naseaux en lui faisant pousser un gémissement de douleur. Aussitôt la sarabande infernale recommença de plus belle et ne cessa que lorsqu'on parvint à retirer la souris.

Dans une cage voisine se trouvait un tigre royal capturé depuis quelques mois à peine et d'un caractère indomptable et méchant. Le Dr Greenwald introduit près de lui un rat commun. Ce dernier, sans provocation de la part du tigre qui, au contraire, à sa vue, s'était réfugié dans un coin s'élança sur le félin et le mordit au cou. Le tigre, sous l'empire d'une frayeur folle, bondissait en proie à une extrême fureur d'un bout à l'autre de sa cage dès que le rat faisait mine de s'approcher de lui. Il mordait les barreaux à pleines dents, cherchant à les arracher et à se frayer un passage pour échapper à une nouvelle attaque de son misérable ennemi. Cela dura tout le temps qu'on laissa le rat en présence du tigre ; la surexcitation de l'animal se continua pendant plus d'une demi-heure encore.

La ménagerie possédait en outre, plusieurs couples de pumas, de loups et d'hyènes. On introduisit successivement dans leurs cages des souris et des rats. Les pumas, avant que ces intrus aient eu le temps de faire un mouvement, se précipitèrent sur eux et les tuèrent. Les loups et les hyènes firent de même et n'hésitèrent pas à dévorer leurs victimes. Mais aucun de ces animaux ne manifesta de colère ou de frayeur. A diverses reprises on recommença l'expérience et chaque fois les mêmes faits se reproduisirent. Ils semblaient tous considérer la présence de ces rongeurs comme une bonne aubaine qui s'offrait à eux, ayant tant ainsi le menu de leurs repas.

Restaient les éléphants. Tous, à l'exception d'un seul dressé en liberté depuis longtemps, se couant leurs trompes et leurs larges oreilles, dès que M. Greenwald eut glissé deux souris dans leur enclos, se mirent à s'agiter avec fureur, tirant sur les chaînes qui les entravaient, autant qu'ils le pouvaient, pour s'éloigner des nouveaux venus. L'éléphant apprivoisé, au contraire, se borna à regarder quelques instants les souris qui allaient et venaient, puis s'avançant tranquillement vers elles, il les écrasa sous ses énormes pieds. Par trois fois, il recommença le même manège, tandis que les autres pachydermes, de plus en plus épouvantés et furieux, menaçaient de tout briser.

Une surexcitation extraordinaire, s'était, au cours de ces curieuses expériences, propagée chez tous les pensionnaires de la ménagerie, à tel point que les directeurs durent s'opposer, par crainte d'un accident, à leur continuation.

CH. MARSILLON.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Matelotte de poulet et d'anguille.—Coupez et préparez un poulet comme pour une fricassée ; faites-le cuire entre deux bardes de lard avec bouillon, et beaucoup de petits oignons ; mettez dans une autre casserole une anguille coupée par morceaux, une demi-bouteille de vin, un bouquet garni et la sauce dans laquelle a cuit le poulet ; faites cuire l'anguille et réduire à peu de sauce. Dressez dans un plat les morceaux de poulet et d'anguille, les petits oignons, des croutons poissés au beurre et servez avec la sauce dessus. Si vous avez des écrevisses à votre disposition vous pourrez en garnir votre plat.

Oufs brésiliens.—Prenez une douzaine d'œufs dont vous enlevez soigneusement tous les blancs ; les jaunes placés dans un vase doivent être fortement battus ; on y ajoute une ou deux cuillerées d'eau froide afin qu'ils soient moins épais, puis on les verse dans un sirop de sucre en ébullition ; ils doivent cuire ainsi trois à quatre minutes. On les retire pour laisser réchauffer le sirop, et lorsqu'il a acquis une certaine consistance on y plonge les œufs et on retire le tout pour le verser sur un compotier. Ces œufs ne doivent être mangés que complètement froids.

On peut selon son goût les parfumer avec de la vanille ou des clous de girofle que l'on fait cuire dans le sirop.